

Chercheur au CNRS

Henri Pézerat



Il ne supportait pas que des hommes empoisonnent sciemment d'autres hommes. Il le supportait d'autant moins que les coupables se disaient scientifiques, comme lui. Alors Henri Pézerat traquait dans les organismes, dans le sol, dans l'eau, dans l'air, les doses infinitésimales, les particules microscopiques qui auraient dû permettre le crime parfait.

Le chercheur du CNRS démontait les alibis du tabagisme ou de l'alcoolisme qui dédouanaient si facilement des cancers suspects. Depuis plus de trente ans, le toxicologue pourchassait particulièrement une fibre invisible qui décime aujourd'hui une génération d'ouvriers : l'amiante. Il fut parmi les premiers à en dénoncer, sur la place publique, les effets ravageurs.

Henri Pézerat est mort à 80 ans, lundi 16 février. Mais jusqu'aux derniers jours, il récriminait encore contre la légèreté de ceux qui laissaient filer à l'étranger un porte-avions *Clemenceau* qu'il jugeait très toxique, vitupérait contre l'usage de la fibre céramique ou le fléau du saturnisme.

Son modeste appartement de Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne) était encombré de dossiers qui étaient autant d'éléments à charge contre les industriels, les pouvoirs publics et, hélas !, des experts qui se faisaient leurs complices. " *Il est plus aisé de culpabiliser les individus que de condamner les acteurs économiques qui n'hésitent pas à mettre sur le marché des produits ou des technologies à même d'engendrer une augmentation de l'incidence des cancers* ", grondait-il.

Henri Pézerat avait pourtant vocation à devenir un brave soldat de cette industrie. Né le 12 avril 1928, à Chalon-sur-Saône, il était diplômé de l'école de chimie de Lyon. Il était devenu spécialiste de la réaction de surface des minéraux, ne cherchait noise à personne dans son laboratoire de Jussieu. En 1975, des collègues firent appel à son savoir : une poussière blanche qui tombait du plafond de l'université s'incrustait partout et polluait leurs mesures.

Henri Pézerat identifia l'amiante, examina la maigre littérature sur ce silicate, découvrit son caractère cancérigène. L'année suivante, il rencontrait, en Normandie, les ouvrières d'une usine spécialisée que l'amiante commençait à décimer. Ce serait désormais son combat. Pendant des années, analyses physico-chimiques et biologiques à l'appui, il va crier dans le vide les dangers de cette fibre. Elargissant son propos à d'autres maladies professionnelles, il coécrivit, en 1984, un livre qui fait référence : *Les Dangers du travail* (La Découverte).

Mis en retraite en 1992, le directeur de recherche honoraire poursuit la lutte, se heurtant à des personnalités comme Claude Allègre ou certains membres éminents de l'Académie des sciences ou de médecine. Il faudra attendre 1997 pour que l'amiante soit enfin interdit.

Il s'attaque à d'autres substances nocives, offrant son expertise sur les maladies environnementales aux syndicats d'usine, aux associations de riverains. Un travail de franc-tireur face à des lobbies puissants, ponctué de coups de gueule mémorables. " *Le premier souci des pouvoirs publics est d'éviter toute vague, toute mise en cause d'acteurs économiques de poids ou d'administrations défailantes* ", regrettait-il. Cette lutte inégale finit de l'épuiser.

Benoît Hopquin

12 avril 1928

Naissance

à Chalon-sur-Saône

1984

Coauteur des " Dangers du travail " (La Découverte)

16 février 2009

Mort à Paris.

© Le Monde

◀ **article précédent**
Conchita Cintron

article suivant ▶
André Bleikasten